



Zoonymes et phytonymes en samba leko : Interpréter ce que la langue dit de la faune et de la flore

Gwenaëlle Fabre

► To cite this version:

Gwenaëlle Fabre. Zoonymes et phytonymes en samba leko : Interpréter ce que la langue dit de la faune et de la flore. Gwenaëlle FABRE, Anne FOURNIER, Lamine SANOGO. Regards scientifiques croisés sur le changement global et le développement - Langue, environnement, culture : Actes du Colloque international de Ouagadougou (8-10 mars 2012), Sciencesconf.org, pp.107-124, 2014. hal-00939896

HAL Id: hal-00939896

<https://hal.science/hal-00939896>

Submitted on 31 Jan 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Zoonymes et phytonymes en samba leko : Interpréter ce que la langue dit de la faune et de la flore

Gwenaëlle FABRE

Laboratoire ligérien de linguistique
UMR 7270 CNRS-Universités d'Orléans et Tours, Bibliothèque nationale de France
gwenaelle.fabre@univ-orleans.fr

Résumé

Cet article porte sur un lexique de 250 termes relatifs à la faune et la flore, collectés lors d'enquêtes linguistiques sur le samba leko. Après une présentation rapide de la langue, des conditions d'enquête et de différents aspects de la syntaxe nominale, on se focalisera sur quelques-uns des termes simples récurrents dans les dénominations complexes (des noms simples d'animaux et de plantes, et le terme *wà* « enfant ») pour ouvrir la voie à une étude plus ambitieuse sur la façon dont les locuteurs appréhendent les regroupements que manifeste ce lexique.

Mots-clés

samba leko - Adamawa - sémantique - faune - flore - enfant

Plant and animal names in Samba Leko: understanding how a language speaks of flora and fauna

Abstract

This paper draws on a glossary of 250 terms related to flora and fauna, collected during a descriptive study of the Samba Leko (Adamawa, Niger-Congo) language. A short overview of the circumstances of the survey and the language itself, particularly aspects of noun phrase syntax, is followed by a discussion of some vocabulary items (simple names of animals and plants and the term « child ») which recur in complex denominations. The way is thus opened for a more ambitious study of how speakers interpret the conceptual combinations manifested by this lexicon.

Keywords

Adamawa languages - noun phrase syntax - word for child

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Classée dans le groupe Adamawa 2 de la famille Niger-Congo, la langue samba leko (connue aussi sous les noms de *tchamba* ou *chamba*, *leko*, *leeko*, *lekon* ou *laego*) est parlée au Cameroun et au Nigeria, dans la région des monts Alantika, par 10 000 locuteurs selon Fardon (1988).

Les locuteurs dénomment leur ethnie *sám bá* /Samba + ME¹/ et leur langue *sám w̃ñá* ou *sám b̃ w̃ñá* /Samba parole + ME/ (litt. « parole des Samba »). Fardon (1988 puis 1990) souligne que *chamba* recouvre deux groupes linguistiques distincts (le *chamba daka* et *samba leko*) qui présentent d'importantes similitudes sur les plans ethnologique et linguistique, bien qu'il n'y ait aucune intercompréhension entre les locuteurs de ces deux langues. Selon Boyd (1989), *chamba* serait un terme hausa et *leko* proviendrait de l'expression *m̃ bá l̃ k̃?* « je dis que » fréquemment employée.

Les données présentées ici ont été collectées entre 1998 et 2000, lors de trois missions de trois mois chacune, financées par le LLACAN (UMR 8135) et effectuées dans le cadre de ma thèse. Celle-ci portant sur la description de cette langue jusque-là quasiment non décrite², je devais collecter des données linguistiques et constituer un corpus permettant une analyse du fonctionnement de la langue. Installée lors des deux premiers séjours dans un village situé à quelques kilomètres de la frontière nigériane, j'ai été tenue, pour des raisons de sécurité, de rester à Garoua pour mon dernier séjour. L'objectif initial de ma recherche, les conditions de collecte de données et cet éloignement imprévisible du terrain ne m'ont pas permis de compléter et diversifier le corpus principalement constitué de contes et de quelques textes techniques ; il manque en particulier d'échanges spontanés entre plusieurs locuteurs et de textes portant sur les traditions et les techniques. Quant au lexique, il a été constitué à la fois au fil des textes recueillis et via des questionnaires lexicaux et des planches dessinées proposées aux informateurs (zoonymes en particulier). S'il permet d'amasser le vocabulaire nécessaire à une première analyse des structures de la langue (c'était alors l'objectif), ce mode de collecte peut donner lieu à des erreurs d'association entre les dénominations et les espèces dénommées, ne serait-ce que parce que, sur une planche, l'éléphant et la souris peuvent être de la même taille... Aussi, sur les 1 700 entrées du lexique, près de 250 sont des dénominations de plantes et animaux dont l'identification scientifique n'est pas faite ou est douteuse³. Lorsque les équivalents en fulfulde étaient donnés, c'est dans l'ouvrage de Tourneux et Yaya (1998) qu'ont été trouvées certaines traductions plus fiables, en supposant que les mots restent associés aux mêmes réalités, lorsqu'ils voyagent d'un lieu à un autre⁴.

¹ Les abréviations utilisées dans cet article sont les suivantes : Dé déterminé ; Dest. destinatif ; Dt déterminant ; ind. [variété ou espèce animale ou végétale] indéterminée ; litt. traduction littérale ; ME modalité d'énoncé ; Pl. pluralisateur ; Prog. progressif ; V voyelle ; VN verbonominal ; 3sg 3^e personne du singulier. Les signes + et ~ indiquent respectivement l'amalgame et la variation libre, le point signale la frontière morphologique entre la base lexicale et le morphème dérivatif.

La modalité d'énoncé est ici -á ; pour plus de détails sur cette unité, voir Fabre (2002).

² Les travaux sur cette langue se limitaient alors à l'esquisse phonologique de Noss (1976) et à un lexique ni daté ni localisé transmis par R. Blench (communication personnelle).

³ Les traductions françaises de zoonymes suivies d'un astérisque sont celles issues de guides sur les mammifères (Dorst et Dandelot, 1972) et les oiseaux (Serle et Morel, 1979) dont les planches ont été soumises aux informateurs. Les traductions suivies de deux astérisques sont celles de Tourneux et Yaya (1998), obtenues lorsque les informateurs ont donné un équivalent fulfulde. Les traductions suivies de trois astérisques (quelques serpents) sont celles proposées, à partir des indications collectées sur le terrain, par B. Poste, alors responsable du Centre Pasteur de Garoua. Les autres traductions sont celles données par les informateurs.

⁴ Voir note 20.

Les enquêtes menées visaient donc la description de la langue samba leko, c'est-à-dire l'identification des différentes unités pertinentes dans cette langue, des modalités de leur organisation, et des valeurs sémantiques associées aux différentes organisations possibles, et ce à différents niveaux : celui des « sons » (phonologie), des « mots » (morphologie), des « mots entre eux » (syntaxe). À chacun de ces niveaux, la description met au jour des groupes (ou classes, ou catégories) et sous-groupes d'unités au fonctionnement identique. Or dès lors que l'on se situe à un niveau d'analyse où le sens des unités entre en jeu (i.e. qu'on ne se situe plus au niveau de l'organisation de sons pertinents, mais d'éléments signifiants), on peut penser qu'il existe une relation forte entre les catégories linguistiques spécifiques à une langue et la vision du monde des locuteurs de cette langue.

La relation langue/vision du monde constitue l'un des fondements de l'hypothèse dite Sapir-Whorf selon laquelle « [...] la langue organise notre vision du monde (peut-être seulement au-delà de cette couche perceptive), sélectionne des aspects de l'expérience et sert à catégoriser cette expérience » (Fortis, 2010)⁵.

L'hypothèse Sapir-Whorf a ouvert la voie à des travaux dans des domaines aussi variés que la psychologie, la linguistique (sémantique, linguistique historique, typologie et recherche des universaux), l'anthropologie, ou les sciences cognitives, dont ceux qui cherchent à tester empiriquement l'influence des structures linguistiques sur la perception du monde qu'ont les locuteurs de cette langue⁶.

Si les débats se poursuivent, notamment sur les domaines linguistiques spécifiques (couleurs, formes, structuration du lexique, expression de l'espace et du temps par exemple) et sur les opérations cognitives qui entrent en jeu dans cette relation, ils convergent pour considérer que certains faits syntaxiques (dont la structuration du lexique propre à chaque langue) ont à voir avec la perception et la représentation du monde. La langue étant par ailleurs un objet partagé par la communauté de ses locuteurs, on peut considérer, et c'est le point de vue adopté ici, que le découpage du monde que révèle l'étude de la langue entretient une relation forte avec les représentations culturelles de cette communauté... que seule une analyse ethnologique fine permettrait de mettre au jour. Néanmoins, déduire les représentations culturelles à partir des seuls faits linguistiques serait abusif sur le plan épistémologique : la langue peut conserver les traces de découpages notionnels qui n'ont plus cours ensuite ; elle peut réinventer des associations au fil du temps ; elle peut emprunter des termes à d'autres langues pour différentes raisons et intégrer ces emprunts à son système selon des degrés différents ; une communauté peut changer de langue, sans pour autant perdre l'intégralité de ses représentations culturelles ; elle peut adapter sa nouvelle langue à certaines de ses représentations d'origine, ou adapter celles-ci à la nouvelle langue ; face à une nouvelle réalité, elle peut décider d'emprunter ou de créer une nouvelle désignation (on verra plus loin le cas du manioc) ... il existe bien des raisons pour considérer que l'équation « catégories linguistiques = catégories culturelles » ne peut être parfaite et que déduire hâtivement les unes des autres serait un raccourci conduisant inmanquablement à l'erreur. Vérifier cette équation impliquerait d'en connaître finement les deux termes, ce qui n'est pas le cas pour les données présentées ici, puisque les enquêtes ciblées n'ont pas pu être menées et que le corpus est encore lacunaire.

Aussi, le propos ici n'est pas de déduire les catégories culturelles de cette communauté de locuteurs de samba leko, mais de présenter quelques-uns des regroupements que manifeste

⁵ Formulée par Edward Sapir en réaction à la vision évolutionniste qui conduisait à considérer notamment que les langues à tradition orale étaient incapables d'exprimer des subtilités au même titre que les langues européennes, cette hypothèse est ensuite défendue par son élève Benjamin Lee Whorf.

⁶ Les recherches de Kay et Willett (1984) peuvent illustrer les travaux visant à tester l'hypothèse Sapir-Whorf. Ceux de Fortis (2010) exposent l'impact de l'hypothèse Sapir-Whorf sur différentes disciplines. Pour ce qui est de la linguistique historique, on pourra notamment se reporter à Geerearts (1988).

cette langue. Ce relevé pourra constituer le point de départ d'une étude sur la façon dont les locuteurs eux-mêmes comprennent et justifient (ou non) ces classements ; elle associera les champs de l'ethnolinguistique, de la botanique et de la zoologie, puisque c'est sur les phytonymes et zoonymes que nous nous pencherons.

Partant de quelques faits linguistiques qui seront d'abord présentés, on s'intéressera aux termes simples récurrents dans les dénominations complexes des espèces, souvent non identifiées, de la flore et de la faune.

QUELQUES ASPECTS DE LA SPHÈRE NOMINALE

1. Catégorie nominale et sous-catégories

Le samba leko distingue plusieurs types morphologiques de noms : le nom simple, le nom composé et le nom dérivé.

D'une manière générale, lorsqu'il est exprimé, le pluriel est marqué par un morphème pluralisateur postposé au nom et le nom ne change pas de forme⁷ (*gɔʔ* « un tissu » ; *gɔʔ bāɗ* « des tissus »). Cependant, le lexique présente dix noms au sens exclusivement singulier ou exclusivement pluriel, qui s'apparient comme suit.

<i>nêŋ / néb</i>	« une personne » / « des personnes »
<i>ʔàɗ / ʔàb</i>	« un ami » / « des amis » (« un autre » / « des autres »)
<i>kên / kêɓ</i>	« une femme » / « des femmes »
<i>vân / vâm</i>	« un homme » / « des hommes »
<i>wà / yēb</i>	« un enfant » / « des enfants »

Fig. 1 Les dix noms marqués en nombre

Les noms de ces cinq paires ont tous un référent humain. Cependant, regrouper ces noms sous une étiquette catégorielle du type « noms humains » pourrait laisser entendre que toutes les désignations d'humains se construisent sur ces termes, ce qui n'est pas le cas (ex. *dāɗ* « sorcier », invariable en nombre). La consonne labiale finale des noms pluriels /b/ ou /m/ évoque les marques de pluriel en /b/ + V attestées dans d'autres langues de la famille Niger-Congo et tendrait à plaider, sur le plan diachronique, pour un système résiduel de suffixes de classes nominales. Il est aussi remarquable que les noms *wà* « enfant » *yēb* et « enfants » ne présentent aucune identité segmentale ou tonale, alors que les autres paires de noms présentent des ressemblances segmentales et tonales entre les deux termes.

• Les noms adjectivaux

Au sein de cet ensemble de noms marqués en nombre, ceux qui désignent l'homme/les hommes, la femme/les femmes et l'enfant/les enfants se distinguent tout particulièrement par leur aptitude, certainement liée à leur sémantisme, à qualifier en discours un autre nom dans une structure directe, ce que ne font pas les autres noms (cf. infra). Ces trois couples de noms constituent la sous-catégorie des noms adjectivaux : ils présentent une combinatoire identique aux noms d'une part, aux adjectifs d'autre part.

⁷ Il est fréquent que la pluralité présente dans les traductions en français des énoncés spontanés collectés ne soit pas exprimée en samba leko.

SINGULIER	PLURIEL	VALEUR NOMINALE	VALEUR ADJECTIVALE
<i>kên</i>	<i>kêm</i>	« femme, épouse »	« féminin, femelle »
<i>vân</i>	<i>vôm</i>	« homme, époux »	« masculin, mâle »
<i>wà</i>	<i>yēb</i>	« enfant »	« petit, court »

Fig. 2 Les noms adjectivaux

Les noms adjectivaux *wà* et *yēb* se distinguent des deux autres couples de noms adjectivaux par leur aptitude à intervenir deux fois dans le même syntagme, la première occurrence étant centre de syntagme, la seconde étant l'un des déterminants, comme dans (1). En outre, dans la structure de détermination, ils occupent une position différente des autres noms adjectivaux, avec lesquels ils sont compatibles.

En discours, le nom adjectival *wà* « enfant » intervient en déterminant nominal à valeur diminutive (appréciative ou dépréciative, selon les contextes). Ainsi, dans les pièces de littérature, les désignations de certains objets ou personnages centraux vont être suivies de ce morphème tout au long du conte.

Ce morphème peut aussi déterminer un quantifieur, marquant une emphase sur une petite quantité, ou une prime jeunesse (1).

- (1) *wà* *běnsà* *wà* « le tout jeune enfant »
 enfant petit enfant

En outre, on verra plus loin que *wà* intervient dans certains noms composés⁸.

Le nom adjectival *yēb* « enfants », quant à lui, s'emploie en discours, en concurrence avec le pluralisateur *bād*, pour indiquer le collectif, voire la multitude, de certains petits objets (2).

- (2) *dù-dùdò* *bād* « des étoiles » *dù-dùdò* *yēb* « une nuée d'étoiles »
 étoile Pl. étoile enfants
- té* *běnsà* *bād* « des petits arbres » *té* *běnsà* *yēb* « des branchages »
 bois petit Pl. bois petit enfants

• Les noms relationnels

Tous les noms peuvent constituer, en discours, le centre d'un syntagme nominal complexe. Comme c'est le cas dans de nombreuses langues (voir notamment Boyeldieu, 1987), il est nécessaire de distinguer la catégorie des noms relationnels de celle des autres noms au vu des différentes structures déterminatives qu'ils sont susceptibles (ou obligés) d'intégrer.

Les noms relationnels, c'est-à-dire ceux dont l'identification du référent implique l'identification d'une autre entité à laquelle il se rattache (les désignations des parties du corps, des relations de parenté ou d'alliance) manifestent deux degrés d'inaliénabilité en samba leko, par les structures déterminatives plus ou moins nécessaires qu'ils intègrent. Ainsi, les noms *bá* « père » et *nà?à* « mère » sont nécessairement déterminés et, lorsqu'ils le sont par un nom, ils le sont aussi par le pronom de 3^e personne. En outre, l'emploi du pronom de 3^e personne du singulier donne lieu à des formes amalgamées (N + pronom), comme dans les exemples (3) à (5).

- (3) *nà?à* *bō* « leur mère »
 mère leur

⁸ Le lexique contient quelques noms composés qui présentent deux variantes : l'une avec *wà*, l'autre sans. Ils désignent généralement des petits objets : *dù-dùdò* ~ *dù-dùdò-wà* « étoile » ; *gāŋ-yédà* ~ *gāŋ-yédà-wà* /sekko couteau (petit)/ « poisson ind. » (litt. « (petit) couteau du sekko »), *sāsà* ~ *sāsà-wà* « nombril » par exemple. Exception faite de la désignation du zèbre, les composés qui seront évoqués plus loin sont ceux dont l'unique forme comporte le composant *wà*.

- (4) *nūu* « sa mère » où *nūu* = *nà?à + ?ō*
mère + sa

- (5) *Ābdū* *nūu* « la mère d'Abdou » où *nūu* = *nà?à + ?ō*
Abdou mère + sa litt. « Abdou sa mère »

Les autres noms relationnels (qui font partie des champs sémantiques de la parenté et de l'alliance, ou des parties du corps) ne présentent pas cette exigence de double détermination mais ont, par rapport aux noms non relationnels (ou aliénables), la spécificité d'être forcément interprétés comme se rattachant au référent du sujet quand ils assument une fonction non-sujet sans être déterminés. On comparera le nom relationnel *níd* « nez » et le nom non relationnel *gó?* « tissus » en (6).

- (6) *Ø* *té* *níd* *nāgà* « il se gratte le nez » [« son propre nez »]
3sg Prog. nez gratter + VN + ME neutre

Ø *té* *gó?* *nāgà* « il gratte le tissus » [« le sien » ou « celui d'un autre »]
3sg Prog. tissus gratter + VN + ME neutre

S'il relève du champ sémantique de la parenté, le nom *wà* « enfant », dont il sera question plus loin, se construit comme un nom aliénable ou non relationnel, comme ceux qui désignent les objets par exemple.

Il serait nécessaire de mener une enquête ethnolinguistique fine sur les dénominations des liens de parenté et les constructions que ces dénominations intègrent afin de voir si la langue manifeste d'autres sous-catégories syntaxiques d'inaliénabilité⁹.

2. Structures de la détermination nominale

En discours, la langue présente plusieurs structures de détermination d'un nom par un élément lexical¹⁰. Le choix entre ces structures est contraint à la fois par l'effet de sens visé (association ou caractérisation) et la catégorie syntaxique du déterminant. Si l'on met de côté la structure de double détermination spécifique aux noms relationnels *bá* « père » et *nà?à* « mère », on compte en samba leko trois structures concurrentes de détermination pour les deux opérations énonciatives d'association et de caractérisation¹¹.

• La structure directe prépositive

La structure directe prépositive (Dt-Dé) exprime l'association du déterminé au déterminant, chaque terme renvoyant à une entité. Ce type d'association relève de l'appartenance au sens large, celle du déterminé à la sphère notionnelle plus large du déterminant :

- possession *gàad nà* /chef vache/ « la vache du chef » ;
- partie d'un tout *kāasó gú?* /corde bouche/ « extrémité de [la] corde »,
línó dūn /chauve-souris jambe/ « patte de chauve-souris »,
bùñ yēsè /rônier-feuille/ « feuille de rônier » ;
- excreta *nà vūm* /vache lait/ « lait de vache » ;
- parenté ou alliance *gbāl kên* /hyène femme/ « l'épouse de Hyène ».

⁹ L'analyse anthropologique de la parenté et de l'alliance chez les Chamba, engagée par R. Fardon, pourrait permettre d'étudier le degré de coïncidence entre ces éventuelles catégories syntaxiques propres à la langue et les différents types de relations de parenté et d'alliance observés dans les communautés de locuteurs.

¹⁰ On écarte ici, puisque ce n'est pas le propos, les cas de détermination par une structure phrastique (proposition relative), par un numéral ordinal ou cardinal, par un élément grammatical (pronom possessif, anaphorique, pluralisateur, etc.) ; la détermination nominale est présentée en détail dans Fabre (2002, 183:225) et la proposition relative dans Fabre (2004).

¹¹ Dans les exemples donnés, le terme déterminé est souligné.

Plus rarement (moins de 1 % de ces constructions), cette structure a une valeur caractérisante utilisée pour désigner un contenant par ce qu'il contient (*bādn māgè* /bière calebasse/ « calebasse de bière »¹²), ou la spécialisation du déterminé dans le domaine du déterminant (*nà yībè* /vache gardien/ « gardien de vaches »¹³).

• **La structure directe postpositive**

La structure directe postpositive (Dé-Dt) permet d'attribuer une propriété caractérisante au déterminé. Cette propriété est exprimée par un adjectif (*yā sǝn* /cheval bon/ « [un] bon cheval »), ou un nom adjectival (*yā vān* /cheval mâle/ « [un] cheval mâle »). La plupart des adjectifs sont des dérivés verbaux et indiquent le résultat d'un procès. Dans l'exemple ci-dessus, l'adjectif *sǝn* « bon, beau, gentil » dérive du verbe intransitif *sǝn* « s'embellir, être plaisant ».

On verra que, dans les noms composés, le déterminant postposé peut aussi être un nom (vs un nom adjectival).

• **La structure indirecte (postpositive)**

La structure indirecte (Dé-Dt-Destinatif) permet d'utiliser un élément lexical de n'importe quelle catégorie syntaxique (hors adjectif) pour caractériser le nom déterminé

- par son utilité *?īn bùmú bè* /chose guerre Dest./
« une chose qui sert à la guerre »,
?īn līn bè /chose manger + VN Dest./ « nourriture »,
māgè ?īn bōod pāal bè /calebasse chose œuf mettre + VN Dest./
« calebasse à œufs »
(litt. « calebasse à mettre l'œuf de quelque chose ») ;
- par sa localisation *kāasé gǎal ú bè* /corde cou sur Dest./ « corde pour le cou, licol »,
dūn bōorú bè /pied derrière Dest./ « patte arrière »,
?īn fǝg dùu bè /chose herbe bas Dest./ « animal sauvage »
(litt. « chose de la brousse ») ;
- par sa destination *nà Àbdú bè* /vache Abdou Dest./
« la vache destinée à Abdou, la vache spécifique à Abdou » ;
- dans une comparaison métaphorique avec le déterminant
néb yōorà bè /humains lièvre Dest./ « homme malin » ;
- par ses attributs, ce qu'il possède ou qui illustre sa spécialité
néb yāa bè /humains cheval Dest./ « propriétaire du cheval »,
néb gānté bè /humains remède Dest./ « guérisseur »¹⁴.

¹² Il s'agit ici d'une calebasse quelconque qui se trouve contenir de la bière et non d'une calebasse exclusivement destinée à contenir de la bière, dont la désignation relèverait de la construction indirecte (comparer avec « calebasse à œufs » dans la section : *La structure indirecte (postpositive)*).

¹³ Ce syntagme *nà yībè* /vache gardien/ « gardien de vaches » est intrigant puisqu'il est l'unique attestation de structure N_{DT}-N_{D₆} qui exprime une spécialisation du déterminé dans la sphère notionnelle du déterminant. Il faudrait procéder à de nouvelles enquêtes pour (i) voir ce qui peut commuter avec *nà* « vache » et (ii) comprendre pourquoi on n'a pas ici le syntagme **yībè nà bè* /gardien vache Dest./ auquel on s'attendrait.

¹⁴ Ces constructions indirectes sont très utilisées pour la création de noms d'agent. L'emploi du nom pluriel peu chargé sémantiquement mais marqué en nombre *néb* « humains » qui, dans ces séquences, (i) prend un sens singulier et (ii) alterne librement avec son correspondant singulier *nēp*, peut être lié au caractère relativement figé de ces constructions.

La figure 3 ci-dessous synthétise les différents types de détermination du nom et signale que la structure directe postpositive permet aussi la détermination d'un nom par différents déterminants grammaticaux.

OPÉRATION DISCURSIVE	ASSOCIATION		CARACTÉRISATION				
CONSTRUCTION	Directe prépositive		Directe postpositive		Indirecte		
CATÉGORIE DES ÉLÉMENTS	Dt	Dé	Dé	Dt	Dé	Dt	bè
	Noms	Nom	Noms	Adjectifs	Noms	toute catégorie, hors adjectifs	Dest.
				Quantifieurs Anaphoriques Déictiques Possessifs			

Fig. 3 Les structures de détermination du nom¹⁵

Si la construction indirecte s'identifie clairement grâce au destinatif *bè*, il est parfois plus délicat de distinguer les deux constructions directes¹⁶, en particulier dans le cas de séquences /nom-nom adjectival/, qui donnent lieu à deux interprétations, selon que l'on considère qu'il s'agit d'une structure prépositive de détermination du nom adjectival, ou d'une structure postpositive de détermination de l'autre nom. C'est par exemple le cas de la séquence (7) qui peut être traduite de deux façons.

(7) *nêŋ wà* « l'enfant de quelqu'un » / « quelqu'un d'enfantin, de petit »
 personne enfant

Selon le contexte, la séquence (7) s'analyse

- comme un syntagme dans lequel *wà* « enfant » est déterminé par *nêŋ* « humain » dans une structure prépositive à valeur associative désignant « l'enfant de quelqu'un », donc, par extension, « quelqu'un de valeur » ;

ou bien

- comme un syntagme dans lequel *wà* « enfant » détermine *nêŋ* « humain » dans une structure postpositive à valeur caractérisante signifiant « quelqu'un [qui ressemble à] un enfant, quelqu'un de petit » et, par extension, « quelqu'un de méprisable ».

Il en va ainsi pour les autres noms adjectivaux dont il a été question plus haut qui, à côté de leur aptitude à désigner l'homme ou la femme lorsqu'ils sont centre de syntagmes, vont pouvoir exprimer le genre en fonction de déterminant.

Après cette rapide présentation du fonctionnement des noms en discours, penchons-nous à présent sur le lexique et, plus spécifiquement, sur certains des noms complexes qui renvoient à la faune et à la flore.

¹⁵ Les noms adjectivaux présentent les combinaisons des noms et des adjectifs. Dans la Fig. 3, le nom adjectival est donc susceptible d'intervenir dans toutes les positions structurelles indiquées pour le nom ou l'adjectif.

¹⁶ Le critère syntaxique de réduction du syntagme (absence du nom déterminé) est cependant opérationnel pour distinguer les deux structures directes de détermination. Les tests conduits montrent qu'il est possible d'omettre le déterminé dans le syntagme postpositif (valeur caractérisante) dans des énoncés du type *wé kò yēl kà (kò) dīŋ á* /égorgé poule rouge avec (poule) noire ME/ « il a égorgé une poule rouge et une (poule) noire ». En revanche, l'omission du déterminé dans le syntagme prépositif (valeur associative) donne lieu à un syntagme médiat réduit. Ainsi en cas de réduction, le syntagme prépositif *Ábdú kò* « [la] poule d'Abdou » dans l'énoncé *wé gād kò kà Ábdú kò á* /égorgé chef poule avec (poule) Abdou poule ME/ « il a égorgé la poule du chef et la poule d'Abdou » donnera lieu au syntagme médiat réduit indiqué en gras dans l'énoncé : *wé gād kò kà Ábdú bè á* /égorgé chef poule avec Abdou Dest. ME/ « il a égorgé la poule du chef et celle d'Abdou ».

ÉTUDE DE QUELQUES ZOONYMES ET PHYTONYMES COMPLEXES

Comme nous l'avons dit plus haut, les noms sont morphologiquement simples ou complexes, c'est-à-dire composés ou dérivés. Sans entrer dans le détail, on dira que les dénominations complexes s'opposent à des structures discursives de détermination nominale par leur irréductibilité et leur cohésion (aucun élément ne s'insère au sein de la dénomination complexe). En outre, elles peuvent être analysées à partir de leurs différents composants, qui sont parfois modifiés par rapport à leur forme en isolation. En particulier, les altérations tonales des composants peuvent rendre l'étymologie relativement aléatoire pour les locuteurs et le linguiste.

Si les composants des dénominations complexes présentées ci-après sont pour la plupart identifiés, la traduction littérale de ces dénominations n'a pas toujours été recueillie. Faute d'informateur, on proposera lorsque c'est possible plusieurs traductions littérales, afin de réduire le risque d'une interférence culturelle entre la langue décrite et celle du descripteur¹⁷.

Les dénominations d'animaux et de plantes sont, elles aussi, susceptibles d'être simples (*bi?* « serpent »), dérivées (*méd.ké* « fourmis ind. » qui dérive du verbe *méd* « lécher »¹⁸) ou composées (*bi?-yēd* « serpent ind. » composé de *bi?* « serpent » et *yēd* « sorgho » ; litt. « serpent comme le sorgho » ou « sorgho du serpent » ?). Ces différents types ne sont pas exclusifs l'un de l'autre, puisqu'un nom peut être composé à partir de termes dérivés.

Les noms dérivés sont le résultat d'un processus de création lexicale (la dérivation), qui permet de créer une nouvelle unité (ici un nom) à partir d'un élément qui a, par ailleurs dans la langue, un fonctionnement autonome (un verbe en général) et d'un dérivatif (la marque segmentale ou tonale de la dérivation). La langue samba leko dispose d'une dizaine de dérivations verbales productives qui permettent de produire un nom, un adjectif, un verbonominal ou un autre verbe à partir d'une base verbale¹⁹.

Les noms composés sont le résultat d'un processus de création lexicale qui opère à partir d'éléments qui ont, par ailleurs dans la langue, un fonctionnement autonome. Dans les noms composés, on retrouve les structures de détermination attestées en discours (celles présentées ci-avant), ainsi que d'autres structures spécifiques à la composition, en particulier des séquences /N_{D_e}-N_{D_i}/ à valeur caractérisante (non attestées en discours). Les compositions /N-N/, voire /N-N-N/, sont nombreuses et donnent lieu à plusieurs interprétations selon que l'on considère que l'un ou l'autre des noms est le déterminé.

Le lexique des plantes et des animaux présente 30 % de composés. La proportion de dérivés est plus difficile à définir car nombre d'entre eux interviennent aussi dans des composés (rappelons ici que les adjectifs sont dans leur grande majorité des dérivés verbaux). Rares sont les dénominations constituées exclusivement de dérivés qui ne soient pas exocentriques. À côté de la fourmi « lécheuse » donnée plus haut, on relève par exemple le nom *lōŋ-gbôd*, qui désigne un serpent à la tête et au cou rouges, aux morsures dangereuses, vivant principalement dans l'eau. Cette dénomination est manifestement construite sur *lōŋ* « fossé, trou d'eau » et *gbôd* « se fauiler ». Les composants sont identifiés

¹⁷ Pour illustrer ce problème, prenons par exemple, la désignation du sénégal* (oiseau) *nú-vōm-gbà?* /oiseau culte bâton/ (litt. « bâton du culte de l'oiseau » ou « oiseau [qui s'associe] au bâton du culte »). Si, instinctivement, j'opte pour la deuxième traduction littérale, c'est vraisemblablement parce que « oiseau » a en français une valeur classificatoire... mais rien ne dit que c'est la traduction que choisirait un locuteur de samba leko. Il est donc plus prudent de proposer plusieurs traductions littérales.

¹⁸ Le morphème *ké* est le dérivatif le plus productif pour construire des noms et des adjectifs à partir de bases verbales.

¹⁹ La désignation des objets à partir du procès qui les caractérise est assez fréquente. Ces noms se construisent sur le modèle de la détermination indirecte et font appel au dérivé verbonominal du verbe qui exprime le procès en question (ex. *té-kūm-bê* /bois s'asseoir + VN Dest./ « siège », litt. « bois pour s'asseoir »). Aucun des zoonymes et phytonymes collectés ne se construit sur ce modèle.

par l'informateur, malgré les changements tonals qui pourraient aussi être des marqueurs de dérivation²⁰.

Les désignations complexes, du moins celles dont les composants ont pu être identifiés, réfèrent souvent à

- l'aspect du référent *nú-yěI* /oiseau rouge/ « touraco gris, touraco violet »* (litt. « oiseau rouge »²¹) ;
- son aspect après préparation en vue de son utilisation
pèl.ə (dérivé de *pèl* « coller »²²) « corète potagère » (*Corchorus olitorius**), une feuille qui produit du gluant une fois cuite,
té-pá.kē /bois amer/ « arbre ind. », un arbre importé dont l'écorce et les feuilles sont amères ;
- son mode de vie *gbān-dùb-té* /compagnon couper bois/ « oiseau ind. » (litt. « compagnon de la coupe du bois »),
yā-sāgə /cheval mouche/ « taon » (litt. « mouche du cheval »),
zěI-nú /buffle oiseau/ « pique-bœuf à bec jaune »* (litt. « oiseau du buffle ») ;
- l'utilisation que l'on peut en faire
tāb-té /arc-bois/ « bambou ».

D'autres noms encore se construisent sur des onomatopées. La plupart sont des zoonymes, et tout particulièrement des désignations d'oiseaux, qui renvoient aux cris des animaux désignés (ex. *kōŋkōŋ* « touraco géant »* ; *nú-wùdùwùdù* [nú-wùrùwùrù] « aigle martial »*²³ ; *kpākpā* « outarde »*²⁴), mais on trouve aussi *té-kpùg-kpùg* qui désigne un arbre au bois tendre, que même un enfant peut abattre.

1. Quelques regroupements

Il est intéressant d'observer que certaines désignations complexes se construisent sur les mêmes zoonymes ou phytonymes simples, créant des associations qui ne peuvent être arbitraires. La brièveté (et la simplicité formelle) des noms étant généralement considérée comme un indice de l'importance culturelle de la réalité qu'ils désignent, l'identification des noms simples récurrents dans les noms complexes est une phase importante de l'étude des désignations des espèces végétales et animales. Sur un corpus plus vaste, la fréquence de ces noms simples devrait aussi apporter de précieuses informations. À cette phase de la

²⁰ Boyd R. et Sa'ad I. (2010) indiquent que cette description correspondrait à un serpent désigné *lóòŋ-vāān* /mâle pierre/ (litt. « pierre mâle ») en chamba daka. Il mentionne aussi un autre serpent (arboricole et capable de manger des oiseaux) appelé *lóòm-bóòt* dont le nom ressemble étrangement au *lōŋ-gbôd* du leko. Des enquêtes devront être menées pour définir le sens de cet éventuel emprunt, et comprendre les mécanismes (relativement fréquents entre le leko et le daka) qui donnent lieu à des emprunts de termes qui sont ensuite réaffectés à des réalités différentes.

²¹ S'il est un domaine où l'hypothèse Sapir-Whorf a donné lieu à de nombreuses expérimentations, c'est bien celui des couleurs... Le composant de *yěI* traduit par « rouge » dérive de *yěI* verbe transitif « gâter, pourrir » ou de son dérivé résultatif intransitif *yěI* « s'altérer, être mauvais ». Le lexique ne présente pas de terme pour « rouge » construit sur un autre verbe.

²² Ce verbe s'emploie pour « coller en appliquant une substance (colle végétale) ou un objet (rustine, timbre) », mais j'ignore si ce verbe s'utilise aussi pour « être gluant » dans le sens de « la sauce est gluante ».

²³ Boyd R. et Sa'ad I. (2010) mentionne en chamba daka *sāā wùrùrù* (*sāā* « oiseau » en chamba daka) pour désigner un oiseau identifié comme nocturne et dangereux.

²⁴ Les outardes ont un cri « puissant [...] strident et râpeux [qui s'apparente à] l'aboïement » selon le guide ornithologique ; elles sont appelées *kpāākpāā* en chamba daka.

recherche, il s'agit de présenter certains des regroupements du lexique, c'est-à-dire des ensembles d'au moins deux dénominations construites sur les mêmes zoonymes ou phytonymes simples.

Au sein de ces regroupements, on observe que le terme commun aux différentes désignations va fonctionner en hyperonyme (désignation générique d'une espèce), ou plutôt en point de repère d'un rapprochement souvent métaphorique ou métonymique (arbre/fruit, graine/herbe). Dans le premier cas, le nom complexe peut être repris, en discours, par l'hyperonyme, comme l'attestent plusieurs des pièces de littérature collectées (ex. *mīdā-vōm-lā-wā* /pigeon culte feu enfant/ « tourterelle » est susceptible d'être repris par *mīdā*). Ce test n'a pas été systématiquement opéré pour chacune des désignations considérées, et on ignore ce qu'il en est de la reprise des autres désignations complexes. Cela est d'autant plus regrettable que l'on peut penser que ces hyperonymes pourraient dessiner les catégories classificatoires des espèces animales et végétales.

Parce que cela correspond à la classification de l'herpétologie, on ne s'étonnera pas de trouver un ensemble de dénominations de lézards construite sur *bēdōké* [bèrôké] « lézard ». Ce nom générique fonctionne en hyperonyme dans *bēdōké-sūlèn* « scinque », *bēdōké-tūtū* « margouillat », *bēdōké-sāŋ-kpāŋ* /lézard croiser chemin/ « gecko »**.

De la même façon, nombreux sont les noms de serpents construits sur *bī?* « serpent » : *bī?-fōg-bā* « serpent ind. », *bī?-kād* /serpent s'enrouler/ « couleuvre ind. », *bī?-yēd* /serpent sorgho/ « serpent ind. », *bī?-kālā-wā* /serpent roue enfant/ « vipère ind. »***, *bī?-sūlū* « serpent à deux têtes » (*Typhlops ind.*), ou *bī?-wā* /serpent enfant/ « python » dont il sera question plus bas. Toutes les dénominations de serpents ne se construisent pas sur *bī?* : *sī* « naja cracheur », *pāè* « vipère à cornes » (*Bitis nasicornis****), *lā* « serpent ind. » par exemple.

Au travers des dénominations, la langue associe aussi des éléments plus éloignés dans les classifications scientifiques botanique et zoologique.

Ainsi le nom *wād* « arachide », qui par ailleurs est utilisé dans la désignation du rein (*sōg-wād* /hanche arachide/ ; litt. « arachide de la hanche »), construit d'autres noms de plantes : *tōl-vōm-wād* /lièvre culte arachide/ « jujubier sauvage »** (litt. « arachide du culte du lièvre » ou « du lièvre culte ») et *wād-sāmbō* /arachide Samba/ « pois de terre » (litt. « arachide samba »). Dans le cas du rein, c'est vraisemblablement la forme de l'arachide qui est retenue dans cet emploi métaphorique de *wād*. Quant aux trois plantes (deux légumineuses et un arbre), elles ont toutes des petits fruits comestibles, mais rien ne dit que c'est cette particularité que retiendrait un locuteur natif pour (éventuellement) expliquer la présence de *wād* dans leurs désignations.

La construction du nom qui désigne le pois de terre soulève d'autres interrogations. Sur le plan linguistique, on est ici dans le cas d'une structure /N-N/ qui peut donner lieu à deux interprétations, mais le sens nous oriente vers celle dans laquelle le premier nom est caractérisé par le second (« arachide samba »)²⁵. Selon les botanistes, le pois de terre serait d'origine africaine alors que l'arachide viendrait du bassin amazonien et aurait été introduite au XVI^e siècle en Afrique²⁶. Cela laisse supposer qu'un nom original désignant le pois de terre aurait à un certain moment été remplacé par *wād-sāmbō* « arachide samba ». On peut aussi s'interroger sur l'emploi de l'ethnonyme « samba » comme caractérisant un autre

²⁵ L'autre interprétation serait de considérer que c'est le deuxième nom (*sāmbō* « samba ») qui est déterminé par le premier, dans une structure associative (« Samba de l'arachide »). Sur les différentes interprétations des noms composés de structure /N N/, voir aussi la discussion sur *wōn-wōn-wā* dans la section ci-après : *Les valeurs de wā dans les phytonymes et zoonymes composés*.

²⁶ Anne Fournier, communication personnelle.

nom : le pois de terre aurait-il dans l'art culinaire, l'agriculture, voire la société samba, une place comparable à l'arachide dans une autre communauté, à laquelle cette dénomination semble comparer les Samba ? De quelle communauté s'agit-il ?

Cette approche du lexique fait aussi ressortir *dūd* « igname » qui sert de base à deux désignations complexes : *dūd-kā* « igname rouge et molle²⁷ » et *dūd-wūbm* « manioc » /igname kapokier/ (litt. « [le] kapokier de l'igname » ou « [l'] igname *kapokièrè*²⁸ »). L'emploi de *dūd* dans la désignation du manioc, plante introduite tardivement en Afrique, suggère que l'igname est le tubercule comestible par excellence. La motivation de l'association du kapokier et de l'igname pour désigner le manioc mériterait d'être fouillée. Cette association (kapokier/manioc) est-elle reconnue par les locuteurs ? Quelle est sa nature : une métaphore sur la taille ou la forme de ces plantes, une référence à leur caractère exogène ? Les modes de productions associent-ils ces espèces ?

Dans le domaine de la faune, la langue associe le scorpion (*mī*) et le scolopendre (*vām-kēm-mī* /idole femmes scorpion/ ; litt. « scorpion du culte féminin », « scorpion des femmes du culte »²⁹ ?), qui intègrent deux classes distinctes de l'ordre des arthropodes. Il serait intéressant (i) de savoir si *vām-kēm-mī* est susceptible d'être repris (par quel nom ?), pour voir si, selon la langue, le scolopendre est considéré comme un scorpion (ce qui tendrait d'ailleurs à donner à *mī* une traduction plus large que « scorpion ») et (ii) d'interroger les locuteurs sur leur reconnaissance d'une éventuelle association (métaphorique ou catégorielle) entre ces deux animaux.

Dans l'ordre des mammifères, le lexique associe par exemple l'hyène (*gbāl*), le lion (*gbāl-nīg*³⁰) et le chacal (*gbāl-lèg-sédə*) qui appartiennent à trois familles différentes, respectivement les hyénidés, félidés et canidés. Les règles phonologiques permettent d'isoler les autres composants des noms pour le lion et le chacal, mais le corpus ne permet pas d'être assuré de leur traduction.

Concernant des mammifères plus petits, le lexique collecté fait ressortir d'autres regroupements. Celui qui va être maintenant présenté s'organise autour de plusieurs noms simples récurrents et est illustré en figure 4.

Lors de l'enquête effectuée à partir des planches dessinées, le nom *dāmlá* a été donné pour désigner l'aulacode (ou agouti), un mammifère rongeur et végétarien. Ce nom intervient dans *dāmlá-nú* « caille bleue » (litt. « oiseau de l'aulacode »), un oiseau qui fréquente le même milieu. Le nom *sàad* a été donné pour désigner à la fois le ratel (mammifère omnivore de la famille des mellivorinés) et la loutre (mammifère carnivore de la famille des lutrinés). Nous traduirons donc ici *sàad* par « ratel/loutre ». Par ailleurs, le même ratel (et lui seul) a été désigné sous le nom *sàad-vā-dīŋ* (composé de *vā* « chèvre » et du dérivé résultatif de *dīŋ* « tirer » ou de *dīŋ* « noircir », ce qui pourrait donner de nombreuses traductions littérales, comme « chèvre noire du ratel/loutre », ou « chèvre tirée/noircie par le ratel/loutre » ou encore « ratel/loutre caprin noir », « ratel/loutre capable de tirer/noircir une chèvre » etc.).

²⁷ Si, malgré l'inversion tonale, cette dénomination se construit avec *kā* « grand-mère », elle peut se traduire littéralement « la grand-mère de l'igname ».

²⁸ La traduction littérale de ce composé ne pourrait être « kapok de l'igname » puisque *wūbm* désigne l'arbre (le kapokier) alors que le kapok est appelé *wūb*. Ces deux termes *wūb* et *wūbm* sont formellement liés et il est à noter que, pour cet arbre en particulier, c'est le nom du fruit qui sert de base au nom de l'arbre, manifestant vraisemblablement la partie culturellement saillante ou utile du kapokier. Cette inversion ponctuelle du sens de la dérivation (fruit→arbre au lieu de arbre→fruit) coïncide souvent avec une place culturellement importante du fruit. Ainsi, Delplanque (communication personnelle) indique qu'alors qu'en dagara, le nom de fruit est en principe dérivé de celui de l'arbre, c'est l'inverse pour le karité : *taam-b*, le « fruit du karité » (consommation et production) sert de base à *taam-le* « l'arbre karité ».

²⁹ L'emploi du pluriel *kēm* « femmes, féminins » est peut-être à rapprocher de l'emploi de *néb* « humains » dans les noms d'agents (voir note 14).

³⁰ En chamba daka, *nyik* [*nīg*] désigne le lion.

La même loutre (et elle seule) a, quant à elle, aussi été désignée par le nom de *dāmlǎ-sàad* /aulacode loutre/ratel/.

Pour les raisons exposées plus haut, le nom *dāmlǎ-sàad* « loutre » peut donner lieu à une interprétation associative (la loutre serait alors « le ratel/loutre de l'aulacode ») ou caractérisante (la loutre serait alors « l'aulacode *ratelière* » [i.e. ressemblant au ratel/à la loutre], ce qui pourrait par exemple souligner sa nature carnivore). Il serait intéressant de collecter les noms des autres espèces de ce milieu afin de comprendre les valeurs associées à ces deux termes simples.

Cette rapide présentation des regroupements de désignations construites sur des zoonymes et des phytonymes simples permet d'envisager une structuration complexe de classification, constituée de plusieurs réseaux de désignations, comme celui représenté à titre d'exemple en figure 4.

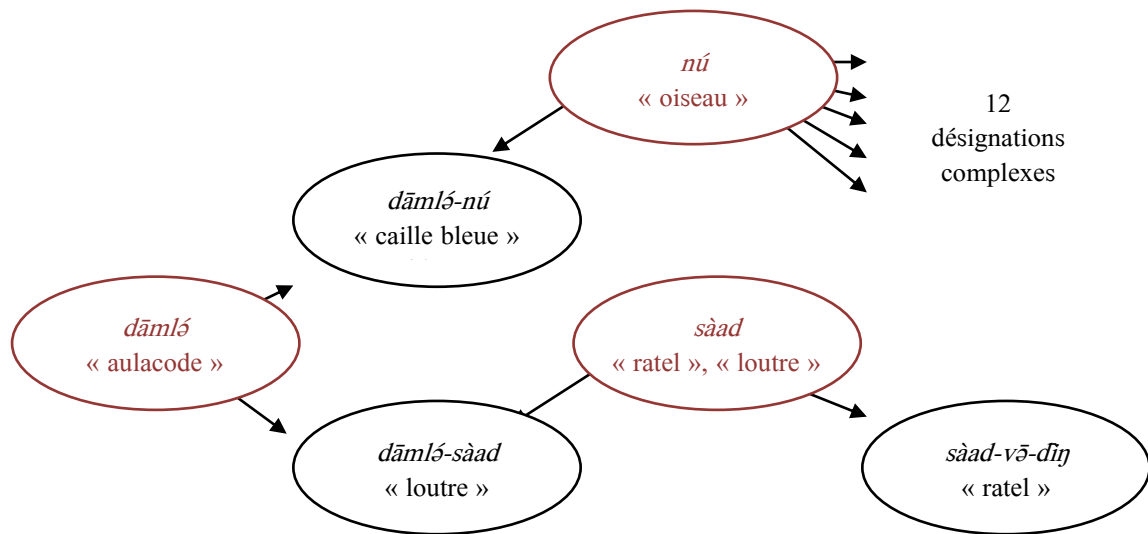


Fig. 4 L'oiseau, l'aulacode, le ratel et la loutre

Cette ébauche de cartographie met aussi en évidence une disparité de fréquence entre les différents noms simples (dans cet exemple, douze occurrences de *nú* dans les désignations complexes contre deux pour *dāmlǎ* et *sàad*). Cette disparité, fortement contrainte par le mode d'enquête et la taille réduite du lexique il est vrai, suggère une hiérarchisation de ces noms simples. On peut ainsi être tenté de considérer que *nú* a un rôle classificatoire et une position élevée dans la classification locale (genre ?). Mais ça n'est qu'en définissant clairement la nature des relations qu'entretiennent *dāmlǎ* et *sàad* avec les autres composants des désignations dans lesquelles ils interviennent, que l'on pourra s'assurer des valeurs associées à chacun de ces noms simples. Ils peuvent en effet avoir un rôle classificatoire, peut-être d'un niveau inférieur au vu de leur fréquence (espèce ? ³¹), mais ils peuvent aussi être envisagés comme les prototypes d'une caractéristique (interprétation selon laquelle *sàad* signifierait « non végétarien » ou « carnivore » dans la désignation de la loutre *dāmlǎ-sàad* litt. « aulacode carnivore ») ou d'un milieu (interprétation selon laquelle *dāmlǎ* signifierait par exemple « milieu humide » dans la même désignation traduite alors « ratel du milieu humide »)³².

³¹ Il va de soi que la fréquence ne permet pas, seule, de définir la position hiérarchique des termes classificatoires. Elle peut cependant être un indice.

³² Ce milieu pourrait d'ailleurs être réduit à l'animal lui-même, comme le suggèrent de nombreuses

La partie suivante présente un autre type de rapprochement de zoonymes et phytonymes complexes, puisque le terme simple commun aux noms complexes de ce groupe ne désigne ni un animal ni une plante.

2. Les valeurs de *wà* dans les phytonymes et zoonymes composés

Le composant *wà* intervient dans de nombreux phytonymes et zoonymes. Comme cela a été évoqué plus haut, en discours, ce terme est un nom adjectival qui désigne l'enfant. Il est susceptible de caractériser un autre nom en lui conférant la valeur de « petit » ou de « jeune »³³. En discours, toutes les séquences /N *wà*/ sont ambiguës hors contexte, comme cela a été vu à propos de l'exemple (7). Il en va de même des noms composés construits avec *wà* qui donnent lieu à deux traductions littérales. Ainsi, *wân-wân-wà* qui désigne le fruit de l'arbre *wân* (non identifié) peut être traduit littéralement soit comme « l'enfant du *wân* » (interprétation associative), soit comme « le *wân*-enfant » (interprétation caractérisante).

Si la création du nom de fruit selon le schéma /arbre-enfant/ est relativement fréquente dans les langues, elle n'est en samba leko ni systématique (d'autres fruits ne se construisent pas ainsi), ni spécifique aux noms de fruits. Ainsi, le lexique atteste des noms en -*wà* qui désignent

- à la fois l'arbre (à petits fruits) et le fruit, comme *kisāŋ-wà* (arbre non identifié, qui produit des petits fruits rouges à deux ou quatre pépins),
- des arbres à petits fruits dont les fruits seront désignés par des noms formellement différents des noms des arbres, comme *gim-wà* « figuier » (en français local, peut-être *Ficus glumosa***) ou *kād-wà* (arbre non identifié à petits fruits).

Par ailleurs, plusieurs plantes à grains et leurs grains sont désignés par des noms simples (ex. *yēd* « sorgho ») ou des compositions en /N-*wà*/ : *fāg-wà* « riz » (*fāg* « herbe, brousse ») ou *lēm-wà* « sésame » (*lēm* « pâte culinaire », le plus souvent de sésame ou d'arachide qui est ensuite intégrée à une préparation plus complexe), par exemple. Les graines (en général) sont désignées par *fāg-yēb* /herbe, brousse enfants/ (litt. « enfants de l'herbe, de la brousse », ou « petites herbes/brousse(s) »).

La désignation pour le riz suscite quelques interrogations. On ignore de quelle variété de riz il s'agit, si c'est un riz de brousse, de bas-fond (milieux certainement désignés par des termes différents), un riz cultivé ou un riz sauvage, ou encore le terme générique pour le riz. Particulièrement polysémique, le nom *fāg* désigne aussi bien la brousse que l'herbe. Ce milieu regorge de ressources végétales et animales, et la langue semble désigner le riz comme « l'enfant de l'herbe/la brousse », « la petite herbe/brousse » ou encore « la graine d'herbe/de la brousse par excellence ». Cette sélection du riz parmi toutes les espèces consommées issues de la brousse ou de l'herbe mériterait une enquête plus poussée associant aussi bien l'ethnologue que l'écologue.

Dans ces compositions qui renvoient à des plantes à petits fruits ou à petites graines, on peut retrouver à la fois les valeurs de descendance (interprétation associative), de petitesse et de multitude (interprétations caractérisantes) observées en discours. À ces valeurs s'ajoute une dimension de finalité ou de visée qui permet de désigner une espèce végétale par l'état qu'il est prévu que cette plante atteigne à une certaine phase de sa maturation (ex. les noms

désignations de structures associatives vues plus haut (*yā-sāgā* /cheval mouche/ « taon », *zēl-nú* /buffle oiseau/ « pique-bœuf » etc.).

³³ L'extension sémantique du nom « enfant » confère à ce terme une grande variété de fonctionnements dans bien des langues (voir par exemple Caron, 2008 pour le haoussa).

de fruits construits sur le modèle /arbre-enfant/ que l'on peut aussi interpréter comme « l'arbre en devenir »)³⁴. Cette valeur finale peut avoir une coloration instrumentale lorsqu'elle implique l'intervention de l'homme dans le changement d'état envisagé³⁵. L'espèce est alors désignée par le résultat de l'utilisation qu'on prévoit habituellement d'en faire ou du façonnage qui permettra de l'utiliser. Ainsi, pour la désignation du sésame *lēm-wà* /pâte enfant/, on peut envisager une interprétation à valeur finale (« pâte-enfant », ou « pâte en devenir ») ou instrumentale (« petite chose à faire de la pâte »). Il en va de même pour *lādà-wà* /balai enfant/ « herbe à balai » qui peut se traduire littéralement « balai en devenir » ou « chose dont on fabrique le balai ».

Cependant, sur la trentaine de noms composés dans lesquels *wà* intervient (de façon systématique ou librement), quelques noms composés en /N-*wà*/ ne désignent ni des petits objets, ni des petits animaux, ni des plantes caractérisées par la petite taille de leurs fruits ou par ce à quoi aboutirait une maturation naturelle ou une modification humaine à visée utilitaire. C'est tout particulièrement le cas du nom qui désigne le python *bī?-wà* (*bī?* « serpent »).

Sur l'interprétation de la valeur du composant *wà* dans ce nom, j'ai interrogé quelques collègues spécialistes d'autres langues africaines³⁶. C'est ainsi que l'on m'a signalé l'emploi « d'enfant, fils » dans des zoonymes génériques en afar et mehri (ex. l'échassier est littéralement le « fils de l'étang ») et une double composition pour désigner une espèce particulière (l'aigrette est littéralement le « fils du fils de l'étang »). Cela pourrait coïncider avec l'appellation du python en samba leko, que l'on peut traduire littéralement par « le fils du serpent », « serpent » fonctionnant alors comme un terme générique.

Dans plusieurs langues sar, qui sont plus proches géographiquement du samba leko que les deux langues de la Corne de l'Afrique citées plus haut, la désignation du capitaine (un poisson de grande taille, recherché pour sa chair de qualité) est littéralement « petit/enfant-poisson ». En tupuri (langue Adamawa), le python (« boa » en français local), est notamment appelé *wè.cùwèè* « petit serpent »³⁷. Selon S. Ruelland (communication personnelle), cette minoration de sa dimension correspond à la crainte qu'il suscite en tant qu'esprit puissant. Il est dangereux en tupuri de faire l'éloge de certains êtres : cela pourrait attirer leur attention. On ignore si le python est associé à un danger similaire dans la culture samba leko.

Enfin, en zande (langue oubanguienne), le terme réciproque qui désigne à la fois le grand-parent et le petit-fils ou la petite-fille intervient dans des composés pour désigner une espèce proche mais différente dans certains zoonymes.

L'hypothèse d'une valeur approximative du nom pour enfant pourrait expliquer la fréquence relativement importante de ce composant dans les désignations de plantes et

³⁴ Le lexique ne présente pas de nom composé sur ce modèle qui désignerait le petit d'un animal à partir de son parent (l'équivalent du couple « veau » / « vache » en français). Pour désigner un poulain par exemple, on va utiliser un syntagme caractérisant *yā wà* /cheval enfant/. Il ne s'agit pas d'un composé puisqu'un adjectif peut s'interposer entre ces termes : *yā sōn wà* /cheval bon enfant/ « un jeune et beau cheval » ou « le petit d'un bon cheval ».

³⁵ La valeur instrumentale apparaît peut-être plus clairement encore dans d'autres composés comme *zilā-wà* « aiguille » (de *zilā* « piquer »).

³⁶ Je remercie ici tout spécialement Raymond Boyd pour ses renseignements sur le zande (langue oubanguienne), Pascal Boyeldieu pour ses indications sur les langues sara (sim, sar et na), Alain Delplanque pour ses suggestions à partir du dagara (langue gur), Suzanne Ruelland pour ses données sur le tupuri (langue Adamawa parlée au Nord-Cameroun et au Tchad) et Marie-Claude Simeone-Senelle pour ses informations sur l'afar (langue couchitique) et le mehri (langue couchitique moderne).

³⁷ S. Ruelland (communication personnelle) indique comme autres désignations possibles *wēl-wāj* /fils du chef/ et *wēl-jōbō* (litt. « l'enfant de quelqu'un » [sous entendu « quelqu'un d'important »]).

d'animaux recueillies à partir de planches dessinées (identification partielle, sur le seul critère visuel, parfois même sans indication de couleur). En outre, cette hypothèse est corroborée par le nom donné au zèbre, animal absent de cette région : *yā-vōmlā* ~ *yā-vōmlā-wā* (*yā* « cheval » et *vōmlā* « âne » ; litt. « enfant de l'âne du cheval » ou « enfant du cheval asin » ou « petit cheval asin »).

Si *wā* fonctionne effectivement comme un marqueur d'approximation, on pourrait traduire littéralement la désignation du python comme « quelque chose qui ressemble à un serpent », et celle du zèbre comme « quelque chose qui ressemble à un cheval asin » (le « cheval asin » pouvant désigner un cheval bas au garrot).

Si l'on revient aux valeurs de *wā* en discours, on peut d'ailleurs considérer que l'interprétation caractérisante du syntagme donné en (7) relève de cette valeur approximative de *wā*. « Quelqu'un de petit » serait une « personne qui n'a pas exactement toutes les caractéristiques associées à la personne », comme le python serait un « serpent qui n'a pas exactement toutes les caractéristiques associées au serpent » et le zèbre serait un « cheval asin (un cheval bas au garrot) qui n'a pas exactement toutes les caractéristiques associées au cheval » ; mais il est aussi possible que cette valeur approximative soit réservée à la composition nominale.

Si l'on retient cette interprétation, on peut considérer au regard de ces différents exemples que le terme qui désigne l'enfant lorsqu'il est employé seul porte un large éventail de valeurs sémantiques, qui associe la descendance (« fils »), la taille réduite (« petit, court »), la jeunesse, la multitude indénombrée (équivalent de « marmaille » en français), l'incomplétude de l'état actuel, et la visée d'un état naturellement ou culturellement programmé (« [homme] en devenir »). Une enquête ethnolinguistique sur la notion d'enfant apporterait certainement des indications précieuses pour confirmer ou infirmer cette hypothèse. On ignore par exemple jusqu'à quel stade on désigne une personne par ce terme de *wā* ; il est envisageable que le changement de désignation (de *wā* « enfant » à *nēŋ* « humain », *vân* « homme » ou *kên* « femme ») soit associé à l'acquisition d'un ensemble de caractéristiques (modifications corporelles, compétences, connaissances spécifiques), ce qui tendrait à confirmer cette hypothèse.

SYNTHÈSE

Si le travail du linguiste est d'abord de mettre au jour les structures de la langue et les valeurs de celles-ci, il vise aussi une meilleure compréhension de la communauté des locuteurs de la langue.

Au travers de ces quelques exemples, on perçoit à la fois des relations possibles entre éléments linguistiques et représentations culturelles, et la difficulté de dessiner les contours de celles-ci à partir des seuls faits linguistiques, qui, même s'ils étaient consolidés par de nouvelles enquêtes linguistiques, resteraient certainement susceptibles de donner lieu à plusieurs interprétations. On sait en effet que la polysémie existe (elle pourrait néanmoins se réduire avec un complément de données), que les champs sémantiques ne coïncident pas exactement avec les catégories linguistiques (par exemple, tous les termes relatifs à la parenté n'intègrent pas la catégorie syntaxique des noms inaliénables) et que la langue construit des associations qui ne correspondent pas forcément à des catégories notionnelles, en particulier quand elles relèvent de la métaphore...

On sait aussi que certaines des catégories linguistiques sont spécifiques à la langue étudiée, alors que d'autres se retrouvent dans des langues proches génétiquement, typologiquement ou géographiquement (phénomène aréal). On peut supposer qu'il en va de même pour les catégories culturelles. La cartographie de chacune de ces catégorisations et leur confrontation apporterait certainement un intéressant éclairage sur les contacts et les migrations des différentes langues et communautés de locuteurs.

Il sera nécessaire de collecter un lexique plus complet et de poursuivre la démarche sur les autres composants récurrents dans ces dénominations. Cette première ébauche laisse en effet entrevoir la quantité d'informations que révélerait l'étude de ce type de regroupements sur un lexique plus important. En outre, il serait intéressant de croiser sur ce lexique les regards de l'ethnologue, du linguiste, du botaniste et du zoologue : la compréhension fine des classifications botanique et zoologique pourrait en effet ouvrir des perspectives sur un savoir local trop souvent ignoré par certaines spécialités de la recherche scientifique ...

REMERCIEMENTS

Cette étude s'inscrit dans le programme Radicel-K (Université d'Orléans-IRD UMR 208) financé par la Région Centre (France) au sein duquel écologues et linguistes ont régulièrement et intensément pu échanger sur ces questions. Je tiens aussi à remercier les collègues linguistes pour les informations fournies sur différentes langues (cf. notes 28, 36 et 37 notamment), ainsi que B. Poste (alors responsable du Centre Pasteur de Garoua) et Anne Fournier et Saïbou Nignan (écologues à l'IRD) qui, à partir des indications souvent très ténues recueillies sur le terrain, m'ont suggéré des pistes pour l'interprétation des dénominations et l'identification de certains serpents (B. Poste) et de certaines plantes (A. Fournier et S. Nignan).

RÉFÉRENCES

- BOYD R. (1989), Adamawa-Ubangui. in Bendor-Samuel, J., *The Niger-Congo Languages, A classification and description of Africa's largest language family*, Lanham, New York, London, University Press of America et SIL, p. 178-215.
- BOYD R., SA'AD I. (2010), *A Chamba-English Dictionary*, Ibadan, Malthouse Press, 234 p.
- BOYELDIEU P. (éd.) (1987), *La Maison du chef et la tête du cabri : des degrés de la détermination nominale dans les langues d'Afrique centrale*, Paris, Geuthner.
- CARON B. (2008), La grammaticalisation de l'enfance en haoussa, *Afrika und Übersee* 88, 1-2, p. 53-62.
- DORST J., DANDELLOT P. (1972), *Guide des grands mammifères d'Afrique*, Lausanne, Paris, Delachaux et Niestlé.
- FABRE G. (2002), *Le Samba leko, langue Adamawa du Cameroun*, München, Lincom Europa.
- FABRE G. (2004), « Toi qui, de façon générale.. » : propositions relatives et « tu » générique en samba leko, *Langues et cultures : terrains d'Afrique. Hommage à France Cloarec-Heiss*, P. Boyeldieu et P. Nougayrol éd., Louvain-Paris, Peeters (Afrique et Langage 7), p. 221-230.
- FARDON R. (1988), *Raiders and Refugees, Trends in Chamba Political Development 1750 to 1950*, Washington, London: Smithsonian Institution Press.
- FARDON R. (1990), *Between God, the Dead and Wild, Chamba Interpretations of Ritual and Religion*, London: Edinburgh University Press, for the International African Institute.
- FORTIS J.-M. (2010), De l'hypothèse de Sapir-Whorf au prototype : sources et genèse de la théorie d'Eleanor Rosch, *CORELA - Vol. 8-2*
<http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1243>
- GEERAERTS D., VANDELOISE C. (1991), Grammaire cognitive et sémantique lexicale, *Communications*, 53, p. 17-50
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-8018_1991_num_53_1_1801

- KAY P., WILLETT K. (1984), What is the Sapir-Whorf hypothesis?, *American Anthropologist* 86, p. 65-79 <http://www1.icsi.berkeley.edu/~kay/Kay&Kempton.1984.pdf>
- NOSS P. A. (1976), Samba Leeko : Outline of phonology. *Bulletin de l'atlas linguistique du Cameroun*, n° 2, p. 5-38.
- SERLE W., MOREL G. J. (1979), *Les Oiseaux de l'Ouest africain*, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé.
- TOURNEUX H., YAYA D. (1998), *Dictionnaire peul de l'agriculture et de la nature (Diamaré, Cameroun)*, Paris, Wageningen, Montpellier, Karthala, CTA, CIRAD.